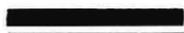


*O*uvres complètes
de Balzac



Tome 20
La Comédie humaine

HONORÉ
DE
BALZAC

Théâtre

2.

Club de l'Honnête homme

C by Club de l'Honnête homme, Paris, 1956.

Édition nouvelle
établie par la Société
des Études Balzaciennes
accompagnée de
fragments inédits,
de notices
historiques et critiques
et d'images
contemporaines

La Marâtre

Le Faiseur

L'École
des ménages

LA MARÂTRE



La Marâtre appartient à une époque de la production de Balzac pendant laquelle les préoccupations du romancier sont presque exclusivement consacrées au théâtre. A partir de 1848, en effet, il y a une véritable conversion des projets de Balzac. Supputant avec son optimisme habituel les profits considérables qu'on peut tirer de la scène, Balzac veut désormais spéculer sur sa célébrité pour s'imposer au théâtre. Sa correspondance avec Mme Hanska est remplie de titres de pièces auxquelles il pense ou qu'il présente comme en cours de réalisation : des projets anciens comme ceux de Richard Cœur-d'Éponge, Prud'homme en bonne fortune, La Conspiration Prud'homme, Éducation de Prince, d'autres nouveaux, comme Les Trainards, Le Héros ignoré, Le Père prodigue, Orgon, Les Petits Bourgeois, enfin des adaptations scéniques qu'il veut tirer lui-même de ses romans, notamment celles d'Eugénie Grandet, du Père Goriot, de La Peau de chagrin.

Avant son départ pour la Russie, en septembre 1847, Balzac avait promis à Hostein, directeur du Théâtre Historique, un drame sur Pierre le Grand intitulé Pierre et Catherine. Puis il changea d'avis brusquement et proposa au même directeur un drame bourgeois dont une scène observée dans le monde lui avait — dit-il — donné l'idée. Ce drame fut intitulé d'abord Gertrude, « tragédie bourgeoise », puis La Marâtre.

Voici comment Hostein racontait plus tard dans un article du Figaro du 20 octobre 1876 ce que lui avait confié Balzac sur le point de départ de la pièce :

« Je rêve une comédie de salon où tout est calme, tranquille, aimable. Les hommes jouent placidement au whist, à la clarté de bougies surmontées de leurs petits abat-jour verts. Les femmes causent et rient, en travaillant à des ouvrages de broderie. On prend un thé patriarcal. En un mot, tout annonce la règle et

Théâtre

l'harmonie. Eh bien, là-dessous les passions s'agitent, le drame marche et couve jusqu'à ce qu'il éclate comme la flamme d'un incendie. Voilà ce que je veux...

Je connais une famille — je ne la nommerai pas — composée d'un mari, d'une fille que le mari a eue d'une première union, et d'une belle-mère, jeune encore et sans enfant. Les deux femmes s'adorent. Les soins empressés de l'une, la tendresse mignonne et caressante de l'autre, font l'admiration de l'entourage.

Moi aussi, j'ai trouvé cela charmant d'abord. Ensuite, je me suis étonné, non point qu'une belle-mère et sa bru fussent bien ensemble, cela n'est pas précisément contre nature, mais qu'elles fussent trop bien. L'excès gâte tout.

Malgré moi, je me pris à observer : quelques incidents futiles me maintinrent dans mon idée. Enfin, une circonstance plus grave m'a prouvé, un de ces derniers soirs, que je n'avais point porté un jugement téméraire.

Comme je me présentais dans le salon, à une heure où il ne s'y trouvait presque plus personne, je vis la bru sortir sans m'avoir remarqué. Elle regardait sa belle-mère. Quel regard! Quelque chose comme un coup de stylet. La belle-mère était occupée à éteindre les bougies de la table de whist. Elle se retourna du côté de sa belle-fille; leurs yeux se rencontrèrent, et le plus gracieux sourire se dessina en même temps sur leurs lèvres. La porte s'étant refermée sur la bru, l'expression du visage de l'autre femme se changea subitement en une amère contraction.

Tout cela prit le temps d'un éclair, mais ce temps m'avait suffi. Je me dis : voilà deux créatures qui s'exècrent! Que venait-il de se passer? Je n'en sais rien, jamais je ne voudrai le savoir. Mais, partant de là, un drame tout entier se déroula dans mon esprit.

Pour en revenir à ces dames, elles jouent la comédie de la tendresse, cela est, pour moi, hors de doute : mais les choses peuvent en rester là, entre elles, sans aboutir à un drame quelque peu forcé. Elles m'ont fourni, je le répète, un simple point de départ. Mes déductions féroces sont le fruit de mon imagination et n'auront jamais, je me plais à le croire, rien de commun avec les réalités de leur existence¹. »

La pièce fut commencée le 12 mars 1848 et terminée le 29 avril, c'est-à-dire après le retour de Balzac à Paris, à la suite de son séjour à Saint-Petersbourg. Balzac avait conçu le projet de sa pièce dès le mois de juillet 1847, puisqu'on peut retrouver une

1. Cité par Douchan G. Milatchitch, *Le Théâtre de H. de Balzac, Paris, Hachette, pages 184 et 185.*

Notice

liste de personnages griffonnée sur une lettre adressée de Paris, le 27 juillet 1847, à la comtesse Mnischez, fille de Mme Hanska¹.

La pièce devait être jouée par Marie Dorval, qui renonça au rôle et fut remplacée par Mme Lacressonnière, maîtresse d'Hostein. Biré croit que l'influence de Mme Lacressonnière sur Hostein fut la raison principale de cette substitution et le vicomte de Lovénjoul a adopté cette opinion dans la note qu'il a écrite en tête du dossier de sa collection qui contient le manuscrit incomplet de *La Marâtre*². Balzac écrit, au contraire, à Mme Hanska que Mme Dorval abandonna le rôle en raison de la mort de son jeune fils survenue brusquement³. M. Milatchitch s'est rangé, pour sa part, à cette dernière explication, qui lui a paru suffisante et qui semble bien résulter, en effet, des lettres à Mme Hanska très nombreuses et très détaillées pour cette période.

Balzac témoigna d'une grande confiance pendant les répétitions du mois de mai, mais dans les derniers jours la crise fondue dans laquelle se trouvaient les théâtres en raison des événements politiques commença à l'inquiéter très sérieusement. Ces inquiétudes étaient fondées. La première représentation eut lieu le 25 mai 1848, et, contrairement à ce qui s'était produit pour les précédentes expériences de Balzac, la critique fut élogieuse. Cependant, à la seconde représentation, le public ne remplit que le tiers de la salle : le même soir, nous apprend Balzac, un autre théâtre, la Porte-Saint-Martin, n'avait pu avoir des spectateurs qu'à force de distribuer des billets gratuits. Devant cette crise, Hostein n'hésita pas. Au bout de dix jours, il interrompit la pièce en emmenant la troupe faire une tournée en Angleterre. A son retour, le 20 juillet 1848, *La Marâtre* reprit l'affiche. On réussit à faire trente-six représentations et la carrière de la pièce fut définitivement interrompue le 26 août.

En dépit de ces circonstances contraires, *La Marâtre* fut néanmoins le premier succès de Balzac au théâtre. Pour la première fois, on avait l'impression qu'il avait trouvé sa voie. Par une curieuse coïncidence, son apprentissage du théâtre avait ressemblé à son apprentissage du roman. Il avait commencé par des pièces surchargées d'événements et de monologues, par des situations forcées, par des inventions invraisemblables : puis, dans cette

1. Voici cette liste : « *La Marâtre*. Personnages : M. de Bordas ; Marie, fille de M. de Bordas ; Juste Verdier, premier commis ; Amaury ; Bonnin, commis voyageur ; Jean, valet de chambre ; Zéphirine, femme de chambre » (reproduite dans Milatchitch, op. cit., p. 186). Cette liste paraît

correspondre à une conception primitive de l'intrigue, assez différente de la conception définitive.

2. Collection Lovénjoul, A 128, fol. B.

3. Lettres à Madame Hanska, 11 et 13 mai 1848.

« tragédie bourgeoise » — c'est le mot par lequel il avait défini quinze ans plus tôt Eugénie Grandet — il retrouvait l'atmosphère des Scènes de la vie privée, ces existences en apparence tranquilles et monotones sous lesquelles se cachent des secrets et des drames. S'éloignant radicalement des bariolages du drame romantique, il ouvrait la voie, sans qu'on s'en rendit bien compte, au théâtre réaliste. La Marâtre était son vrai début dans la carrière théâtrale : mais il venait trop tard et Balzac n'eut pas le temps de prendre ce nouveau départ.

Le manuscrit autographe de La Marâtre se trouve à la collection Lovenjoul, mais il est incomplet. Le dossier A 128 ne contient en effet que les actes I, IV et V. Le manuscrit de Balzac ne diffère que par quelques variantes insignifiantes du texte publié ensuite, et nous nous trouvons, comme avec Quinola, en présence d'une pièce qui est vraiment l'œuvre de Balzac. Toutefois, le manuscrit diffère de la pièce en ceci que les prénoms des deux femmes sont inversés. Dans la liste des personnages située au folio 1 du manuscrit, on lit, en effet, « Pauline de Meillac, femme du général », corrigé en « Gertrude de Meillac », et « Gertrude de Grandchamp, fille du général », corrigé en « Pauline de Grandchamp ». En conséquence, dans le manuscrit les prénoms sont inversés et la marâtre est nommée Pauline, tandis que la fille est nommée Gertrude. C'est en tenant compte de cette première rédaction, semble-t-il, qu'il faut interpréter le titre auquel Balzac pensa un moment pour sa pièce Gertrude, tragédie bourgeoise : Balzac aurait pris pour titre, dans ce cas, le nom de la jeune héroïne, comme dans Eugénie Grandet.

Signalons, en outre, que la description des lieux de la scène est différente dans le manuscrit de celle que nous lisons, aujourd'hui, en tête du drame. Cette description est très précise et rappelle les indications scéniques minutieuses que contient le manuscrit des Ressources de Quinola. On lit, en effet, au folio 1, après la liste des personnages :

« La scène est dans une fabrique de draps à dix minutes de Louviers, en 1830. L'action se passe dans le salon de la maison d'habitation.

Ce salon est précédé d'un premier salon où l'on parvient par un perron qui laisse voir les jardins. Ce premier salon conduit, à gauche du spectateur, à la salle à manger. Dans le salon, sur le devant de la scène, il y a deux portes qui sont en vis-à-vis et qui sont celles, à gauche, de l'appartement du général et, à droite, de sa fille Gertrude. Ce salon annonce une grande aisance, il est

Notice

richement meublé, il y a des jardinières, des canapés. Au second acte, on y arrange une table de jeu de whist. A droite du spectateur se trouve un grand canapé. A gauche, une console. Un tapis s'étend jusque sur les marches du perron, qui a une marquise et des fleurs étagées sur les côtés des marches. On est dans un rez-de-chaussée élevé. »



Un projet de reprise eut lieu en 1851 au Théâtre-Français : mais Mme de Balzac refusa qu'on apportât à la pièce les modifications qui furent alors jugées nécessaires. On pensa à une autre reprise en 1853 avec Rachel, et à une troisième en 1859 à l'Odéon. Finalement, c'est le Théâtre du Vaudeville qui reprit la pièce en septembre 1859. Bien accueillie de la presse et du public, La Marâtre fut jouée quarante-cinq fois.

